

De Riehen à la Sibérie

Entretien entre Verena Huber et Sabine von Fischer,
5 janvier 2022

Sabine von Fischer: Verena Huber, on sent beaucoup de curiosité dans ton travail. Tu entretiens des liens forts avec l'international. Quand cet intérêt pour l'étranger a-t-il commencé ?

Verena Huber: VTrès tôt déjà, durant mon enfance : j'ai grandi pendant la guerre. La maison dans laquelle je vivais avec mes frères et sœurs aînés est proche de la frontière allemande. Aujourd'hui encore, je sais exactement où se trouvaient les barbelés qui entouraient Riehen. Une fois, mon frère m'a fait passer par-dessus cette clôture et m'a dit : « Voilà, tu es allée à l'étranger ». Après la fin de la guerre – c'était en mai 1947, le jour de l'anniversaire du poète alémanique Johann Peter Hebel –, les frontières autour de Bâle se sont lentement rouvertes. Nous partions à la recherche des personnes que nous connaissions avant la guerre. Ma sœur a ainsi retrouvé notre ancienne femme de ménage. Mais moi, j'étais trop jeune à l'époque pour l'accompagner.

SvF: Plus tard, tu t'es souvent rendue à l'étranger.

VH: Tout le monde voulait savoir à quoi ressemblait cette Europe. Pendant mes études à l'école d'arts appliqués, j'ai voyagé à Paris, Londres, Athènes, Berlin et Rome.

SvF: Quelle part de ton travail considères-tu comme suisse, et quelle part provient au contraire de traditions étrangères ?

VH: Je suis suisse, mais les relations internationales font partie intégrante de moi-même. Mon arrière-grand-père était l'un des premiers missionnaires en Inde. Mon grand-père est né en Suisse, mais il est plus tard parti en Inde pour diriger l'imprimerie de la Mission de Bâle à Mangalore. Mon père est né en Inde et est arrivé en Suisse à l'âge de quatre ans. J'ai toujours été fière de ces racines.

SvF: Tu es donc à la fois suisse et citoyenne du monde ?

VH: Oui, absolument. Dans un contexte international, j'ai toujours clairement représenté mon pays en tant que Suisse. D'autres États ont connu une bureaucratisation croissante, mais ici, nous avons toujours eu beaucoup de liberté, y compris sur le plan professionnel. Depuis plus de dix ans, je siège comme Suisse au Parlement culturel européen (ECP). Les échanges avec les gens sont formidables, c'est aussi cela qui m'a permis de voyager autant. J'ai rencontré des gens, leur en ai présenté d'autres, les ai invités autant que j'ai été invitée.

SvF: Tu t'es beaucoup investie à l'étranger en faveur des échanges avec les architectes

d'intérieur, d'abord au sein du comité, puis durant quatre ans comme présidente de la Fédération internationale des architectes d'intérieur (IFI). Qu'est-ce qui te fascine à ce sujet ?

VH: J'aimerais pouvoir comprendre et cataloguer les autres cultures. Pas à la manière de mes ancêtres : je ne veux pas être une missionnaire. Ce que je veux, c'est comprendre sans juger. Dans ce sens, je conçois le travail associatif comme un acte créatif.

SvF: Comment tes voyages ont-ils influencé ton travail ?

VH: Ils m'ont rendue plus ouverte. Comme les voyages faisaient partie de mon travail, j'ai toujours mêlé vie professionnelle et vie privée. Nous n'avions pas beaucoup d'argent, alors nous logions toujours chez des collègues ou des amis, aussi bien en voyage d'études que plus tard avec l'IFI. C'est ainsi que j'ai découvert comment vivent les gens ailleurs.

SvF: À l'école d'arts appliqués, tu as étudié auprès de Willy Guhl. Quel souvenir en gardes-tu ?

VH: On disait de Willy Guhl qu'il préférait les « petits bergers » qu'il pouvait façonner entièrement à sa guise. Il leur faisait découvrir le monde moderne à l'école à travers son enseignement. Pour moi, ce n'était plus possible, car j'avais déjà passé toute mon enfance dans un environnement moderne. Je m'intéressais à différents points de vue, à des perspectives plus larges. Pour Guhl, il était clair qu'on travaillait toujours à partir de la simplicité. Je ne comprenais pas toujours cette approche. Pour moi, il fallait penser plus loin.

SvF: Quelles autres personnalités ont marqué tes années d'études ?

VH: Je suis restée en lien étroit avec Kurt Thut, un enseignant que j'estimais beaucoup, jusqu'à la fin de sa vie. Mais je ne me suis jamais totalement ralliée à la vision de l'école. Mon but était de combiner intérêt intellectuel et création pratique. Parallèlement à mes études à l'école d'arts appliqués, j'ai suivi des cours à l'université et à l'EPFZ, et pendant les vacances d'été, j'ai fait un stage à Berlin. Malgré tout, à la fin de mes études, Guhl m'a proposé de rester comme assistante. Mais ce n'est pas ce dont j'avais envie. Après mon diplôme, je suis partie à l'étranger et j'ai travaillé un an dans un bureau d'architectes à Copenhague.

SvF: Tu étais aussi la seule de ta promotion à avoir grandi dans une maison moderne. Construite en 1928 sur les plans de Paul Artaria et de Hans Schmidt, cette maison à ossature métallique située au Hackberg, à Riehen, figure à l'avant-garde de l'architecture suisse. Ta famille a-t-elle été critiquée pour cette position radicalement moderne ?

VH: Je ne m'en souviens pas. Pour moi, cette architecture allait de soi, c'était ma maison : les murs jaunes étaient mes murs, les portes grises au cadre noir étaient mes portes. Je trouvais que la grande salle à manger, avec ses différentes

zones d'utilisation, et le petit salon avec piano et radio offraient un merveilleux confort d'habitation, et on retrouve d'ailleurs cette répartition dans mon appartement de Zurich-Oerlikon. La mauvaise isolation de la maison du Hackberg ne m'a jamais dérangée. Le givre formait des motifs floraux en haut des fenêtres du couloir, je les trouvais magnifiques : les plus grands devaient me soulever pour que je puisse mieux les voir.. Quand il faisait vraiment froid, nous devions aller aux toilettes publiques les plus proches, car chez nous le tuyau d'évacuation était gelé. C'était comme ça. Le fait d'avoir été écolière pendant la guerre et d'avoir suivi ma première année dans un abri anti-aérien m'a également marquée. D'autres, qui vivaient plus loin du danger, ne l'ont pas vécu de la même façon. Cela m'a toujours intéressée : comment cela se passe-t-il, qu'est-ce que cela fait aux gens ?

SvF: Ton attachement à la maison familiale se retrouve aussi dans tes archives. Qu'est-elle devenue ?

VH: La maison a malheureusement été vendue. Ma mère était la deuxième femme de mon père, j'étais la petite dernière de six frères et sœurs. Comme la maison avait été acquise lors du premier mariage, je n'avais pas droit à une part d'héritage, et n'ai pas eu non plus mon mot à dire durant sa rénovation. Celle-ci a été menée par mon frère Benedikt, professeur à l'EPFZ, qui a pris pour référence l'état de l'architecture après l'achèvement de la maison et a transformé cette dernière en une sorte de musée. Mon frère et le nouveau propriétaire avaient de cette maison une vision différente de la mienne. Telle que nous y avons vécu, elle symbolisait une architecture de la sobriété.

SvF: La sobriété est-elle importante dans ton processus créatif ?

VH: La simplicité, en tout cas. La sobriété me semble être autre chose. La gazette du *Zürcher Frauenverein ZFV* (Association des femmes zurichoises) a écrit à mon sujet que j'avais un « amour de la simplicité ».

SvF: C'est vrai ?

VH: Oui, c'est vrai. Mais la simplicité n'est pas toujours synonyme de sobriété. Elle peut par exemple se distinguer par l'opulence de ses matériaux. Regarde (elle désigne en riant le portrait qui illustre l'article de la gazette), cette broche et ce pull, je les ai encore.

SvF: Tu as aussi beaucoup écrit : pour toi, l'architecture d'intérieur est « le visage d'un espace ». Dans ce visage est réuni : la convivialité et l'ambiance, l'adéquation des matériaux et l'esthétique, comme on peut le lire dans ton texte à propos de l'hôtel Seidenhof. Dans ton commentaire sur le projet de rénovation des bateaux des CFF, tu écris que l'expérience en pleine nature de la croisière doit aussi pouvoir se ressentir à l'intérieur du bateau. D'où t'est venue cette idée ?

VH: Pour moi, traverser un lac en bateau a toujours rimé avec vacances. Quand je partais avec ma mère – mon père est mort quand j'avais 6 ans – elle planifiait toujours le voyage comme une

aventure. À l'époque, on ne partait qu'en Suisse : nous faisons une partie du trajet en train, puis prenions le bateau ou le bus. J'ai continué de suivre cet exemple plus tard durant mes voyages en Europe. L'aménagement des bateaux des CFF dans les années 1990, trois pour la navigation sur le lac de Constance et trois pour le lac de Zurich, ont été des projets importants. Ces bateaux sont encore en service aujourd'hui. Lorsque j'ai reçu cette commande, j'ai voulu retranscrire cette expérience, cette façon dont une traversée du lac peut devenir une aventure. Pour les bateaux du lac de Constance, nous y sommes arrivés grâce à l'art de Rosmarie Vogt. Pour ceux du lac de Zurich, nous avons travaillé sur les matériaux et construit des escaliers en forme de grandes cheminées à vapeur.

SvF: Transformer une traversée en aventure, c'est une jolie expression. Tu as dit aussi que l'architecture d'intérieur est une passerelle, une charnière entre l'architecture et les gens.

VH: Oui, cette définition a marqué un jalon important pour moi. C'était en 1967, lors de la convention de l'IFI à Amsterdam. Une théoricienne hollandaise avait élaboré un graphique pour l'illustrer. Je me souviens avoir pensé : c'est ça, c'est exactement ce qui décrit notre activité. Les gens disaient sans cesse que l'espace intérieur des maisons n'avait rien à voir avec leur architecture extérieure. Mais c'est faux ! Seule l'échelle est différente. L'architecture d'intérieur opère à l'échelle la plus proche de l'humain. C'est avec cette conception que j'ai toujours pu défendre l'architecture d'intérieur. L'être humain est l'utilisateur, l'utilisation est le point de départ, c'est la perception qui compte.

SvF: Donc cette idée de l'architecture intérieure comme passerelle entre la maison et l'humain t'a confortée dans ta pratique ?

VH: Oui. Dans ma pratique, dans mon enseignement, partout !

SvF: L'un de tes premiers projets de mobilier a été réalisé en 1967 pour le compte d'un magazine. L'article présente le *Flair-Boy*, qui apparaît une fois en couleur comme minibar à roulettes, puis en noir et blanc comme table de couture, comme bureau pour une machine à écrire et enfin comme commode pour les jouets d'enfants.

VH: Le magazine *Flair* n'est malheureusement jamais paru, il n'existe que ce numéro zéro. Le *Flair-Boy* est typique d'un meuble qui a été développé à partir de l'usage. Le magasin de meubles Wohnhilfe en a ensuite produit quelques dizaines. Récemment, j'ai remis le prototype à l'un de mes amis. J'ai également créé d'autres meubles adaptables pour Wohnhilfe, des étagères et des caissons avec différents accessoires.

SvF: Au cours de ta carrière, tes premiers mandats d'aménagement importants sont arrivés dans les années 1970 : le Wollenhof à Berne, puis le Hand-Art dans la vieille ville de Zurich. Pour ces deux bâtiments, tu as fait preuve de beaucoup d'initiative.

VH: Le Wollenhof à Berne était une commande assez

classique d'aménagement intérieur d'un magasin de laine. Le père de l'architecte cantonal bernois Urs Hettich y était chef, et Hettich me connaissait du milieu de la recherche en architecture. C'est lui qui m'a recommandée. Ce qui est particulier dans l'histoire du Wollenhof, c'est que c'est la couleur qui a dicté le rangement. Nous voulions que tous les rayons soient ordonnés en fonction du cercle chromatique, c'est-à-dire que la laine jaune soit rangée à côté du fil de coton jaune, et ainsi de suite, et non pas, comme d'habitude, les mêmes produits les uns à côté des autres.

SvF: Vous avez donc chamboulé tout le système.

VH: Nous avons pu faire passer cette idée parce que j'ai proposé de payer le réaménagement si cela ne fonctionnait pas. Les rayons n'ont jamais bougé par la suite.

SvF: Cela vous a-t-il encouragés à prendre des risques avec le *Hand-Art* ?

VH: Nous n'avons jamais tenu compte du risque. Cela m'a toujours énervée que les magasins ne proposent que des têtes de cheval à broder et autres ignominies. Nous avons donc trouvé ce magasin sur le Neumarkt et y avons ouvert une filiale dans le cadre d'une coopérative. Ce magasin existe toujours, mais il est désormais géré sous un autre nom. Nous y avons choisi nous-mêmes l'assortiment et avons aussi rédigé des modes d'emploi beaucoup plus clairs que les instructions de tricot habituelles. Nous les offrons gratuitement aux personnes qui faisaient leurs achats chez nous. À la fin, nous dirigeons même une école au Schoeller-Areal, où l'on pouvait apprendre des techniques de création sur textile.

SvF: Tu pouvais donc acheter de la laine dans ton propre magasin.

VH: Oui, tout à fait (rires), et toujours en solde, parce que personne ne voulait du vert et que j'adorais cette couleur.

SvF: Ton amour du textile et de l'artisanat en général, ainsi que du contact direct avec la matière, sont bien perceptibles dans ton travail et aussi ici, dans ton appartement.

VH: Cela me vient de ma mère. Elle était couturière et à la maison, nous faisons tout nous-mêmes avec des textiles. C'est quelque chose que je sais encore faire aujourd'hui et que je continue à transmettre. Ma tante, qui a fondé le *Heimatwerk* tessinois, y a également contribué. Elle a apporté à la famille une culture dans laquelle je me sentais très à l'aise. Pour aménager le village de vacances de Scuol, destiné aux employés des CFF (inauguré en 1980, aujourd'hui un village de vacances Reka), nous avons utilisé des chaises tessinoises comme celles que j'avais connues dans mon enfance. Je les ai fait fabriquer par des artisans tessinois que je connaissais grâce à ma tante.

SvF: Le village de vacances de Scuol associe également les thèmes de la sobriété et de la simplicité à l'élément artistique. D'où t'est venue cette idée pour ce projet ?

VH: Là aussi, il s'agit de souvenirs qui remontent

à mon enfance. En vacances, il y avait moins de confort qu'à la maison. C'est de là que je suis partie pour ce projet. L'apport artistique a été très simple : nous avons accroché aux murs des appartements des couvertures du magazine *Beobachter*, parsemées d'art suisse. Scuol a été le chantier le plus éloigné de mon bureau. J'ai certes conçu des projets pour l'étranger, mais je n'y ai jamais rien réalisé concrètement.

SvF: En 1980, tu es allée pour la première fois dans ce qui était alors l'Union soviétique. Comment cela s'est-il passé ?

VH: J'étais à Tbilissi, en Géorgie, pour un atelier interdisciplinaire ; c'était du temps de Brejnev. À l'époque, pour trouver l'artisanat des pays de l'Est, il fallait bien le chercher. Aucun artisan n'avait pignon sur rue, on ne trouvait leur travail que dans les musées. La production en elle-même était fortement industrialisée.

SvF: Là aussi, comme en Suisse, tu t'es intéressée aux traces de l'usage. Ton intérêt pour l'habitat là-bas était-il un prolongement de tes recherches en Suisse ?

VH: Mes recherches en matière de logement et d'habitat remontent à loin : j'ai siégé dans un groupe de travail de l'association *Werkbund Suisse* (SWB) pour la Commission fédérale de recherche sur le logement. C'est ainsi qu'est parue en 1977 ma publication *Grundlagen für die Auswahl und Benützung der Wohnung* (« Principes pour le choix et l'utilisation du logement »). J'ai poursuivi par la suite mes recherches pour la commission et, à côté de cela, développé de nouveaux intérêts et de nouveaux projets, notamment les voyages. Ces intérêts ont aussi nourri mon enseignement à l'école technique de Winterthour (aujourd'hui la ZHAW). J'ai toujours encouragé mes étudiants à observer attentivement les situations qu'ils rencontraient. Nous avons visité beaucoup d'endroits et cherché à discuter avec les gens qui y étaient liés.

SvF: L'atelier de Tbilissi a été pour toi un moment fort. Tes projets associent d'anciennes techniques de construction sur bois avec des éléments préfabriqués. Le lien entre différentes échelles, dont tu as déjà parlé, se manifeste ici de façon évidente.

VH: Nous avons analysé et combiné des techniques de construction traditionnelles et modernes. Je pense que c'est l'un de mes projets les plus passionnants, qui associe conception et documentation. Youri Soloviev, directeur de l'Institut soviétique d'architecture d'intérieur (VNIITE), a fait en sorte que l'atelier de 1980 soit ouvert aux membres d'autres associations, dans une approche interdisciplinaire. L'architecte français Pierre Vago, qui avait fondé deux ans auparavant le Groupe de coordination des ONG du domaine de l'environnement bâti (COG, aujourd'hui dissous), a été engagé pour animer le séminaire. Pour un projet de ville satellite de 17 000 habitants, nous devons concevoir un centre de quartier, des arrêts de transports publics, un espace extérieur et des zones vertes. Il fallait élaborer des

analyses, des concepts et des plans.

SvF: Pourquoi le projet n'a-t-il pas été réalisé ?

VH: Pour des raisons politiques. C'est tombé à une époque où beaucoup de choses étaient pilotées depuis Moscou. Mais on ne sait pas exactement. En tout cas, l'aéroport de Tbilissi porte aujourd'hui le nom de la ville satellite projetée : Lotschini.

SvF: À Zurich, tu as décoré un restaurant avec des motifs russes, bien avant que l'Est ne devienne tendance sous nos latitudes. Étais-tu en avance sur ton temps ?

VH: Oui, probablement. Nous avons ouvert le restaurant Troïka en 1996, mais son exploitation a été un échec. Le Troïka a été l'occasion pour moi de créer une architecture d'intérieur d'inspiration russe. Il se trouvait dans l'*Amtshaus V*, un bâtiment de l'administration construit en 1934, à l'époque de « Zurich la rouge », quand la Russie attirait la sympathie. Le café du rez-de-chaussée avait donc été baptisé Troïka. C'est l'ingénieur Robert Maillart qui avait conçu les grandes baies vitrées coulissantes. Lors de la rénovation du café en 1954, on avait pris pour référence l'art folklorique russe, avec une peinture murale d'Alois Carigiet et un plafond à caissons inspiré de l'imagerie populaire russe traditionnelle. Lorsque nous nous sommes associés au projet de restaurant en 1996, nous avons fait honneur à ce qui existait déjà. Nous avons aussi intégré une référence à l'avant-garde russe en travaillant sur les teintes, ainsi qu'avec un logo d'Eva Leuba et des décorations de fenêtres de Vrendli Amsler. Le commanditaire était le *Zürcher Frauenverein*, qui à l'époque proscrivait l'alcool, ce qui a sans doute contribué à l'échec commercial du restaurant.

SvF: Plus tard, tu as appris que tu avais aussi des liens familiaux à Tbilissi. Qu'as-tu découvert exactement ?

VH: Que j'avais une grand-tante en Géorgie ! Mon frère aîné en a parlé lorsque je suis revenue de mon premier voyage. Cela a commencé à m'intéresser, et j'ai alors entrepris des recherches quasi professionnelles. Parmi les archives familiales, j'ai trouvé des enveloppes écrites en cyrillique avec l'adresse postale de ma grand-tante. Et j'ai trouvé le plan d'une maison en Géorgie qui a titillé mon intérêt pour les espaces d'habitation. Ces trésors et ces lettres manuscrites ont éveillé ma curiosité. Dans ce dessin, ma grand-tante décrivait à son jeune frère, mon grand-père, sa première maison en Géorgie, vers 1875. Les dernières lettres témoignent des conditions de logement d'une veuve âgée à Tbilissi (autrefois dénommée Tiflis) dans les années 1920, lorsque la Géorgie faisait partie de l'Union soviétique. Grâce aux enveloppes, j'ai retrouvé cette maison lors d'un séjour ultérieur et me suis nouée d'amitié avec les habitants actuels.

SvF: Dans tes archives, tes propres dessins, les photos de la maison de tes parents et tes carnets de voyage se côtoient indifféremment. Quand

distingues-tu observation et conception ?

VH: Tout est lié, la perception est mon point de départ et mon inspiration.

SvF: L'observation est devenue l'objet principal du projet *Türen auf* (« Portes ouvertes »). Ta vision de l'architecture d'intérieur en tant que projet sociologique se manifeste ici très clairement. Vois-tu également les choses ainsi ?

VH: Oui, je pense que l'on peut dire ça comme ça. Le projet *Türen auf - wie wohnen wir, wie wohnen andere* (« Portes ouvertes – comment vivons-nous, comment vivent les autres ») a démarré après la fermeture de mon bureau d'architecture d'intérieur. J'ai pu mettre à profit l'énergie ainsi dégagée. J'ai présenté l'idée en 2004 lors d'une rencontre de *MitOst*, une association qui promeut la coopération et les échanges entre citoyens engagés en Europe et en Europe de l'Est. Les pays participants sont ceux dont les représentants ont manifesté leur intérêt. Différents types de logements ont été documentés en collaboration avec des étudiants de hautes écoles. Notre groupe de travail en Suisse, composé de Martin Bölsterli en tant que scénographe, Susanne Rock en tant qu'architecte et experte en habitat et moi-même, a dirigé le projet. Nous avons ensuite créé une exposition itinérante qui tient dans deux caisses de transport. En 2005, nous l'avons emmenée en tournée dans dix pays en utilisant les transports publics, jusqu'en Sibérie. Ce fut un grand succès. Plus tard, nous nous sommes intéressés à ce que sont devenus les maisons étudiées et leurs habitants. Nous leur avons rendu visite en 2017 et avons documenté les changements sous la forme d'un ouvrage. *Türen auf* est un projet d'exposition qui a réuni un grand nombre de personnes, et cette coordination de différents groupes de travail a été pour moi une vaste source d'enrichissement. J'ai toujours aimé faire se rencontrer les gens, et les réseaux mis en place existent encore aujourd'hui.

SvF: En parcourant le catalogue d'exposition de *Türen auf*, je me suis fait la réflexion que les maisons restent les mêmes, mais que les gens changent : les familles s'agrandissent ou se réduisent. Les logements doivent-ils devenir plus adaptables, plus flexibles en fonction du parcours de vie ?

VH: Les maisons ont toujours été adaptables. Les photos de logements sont généralement publiées pour illustrer une nouvelle architecture ou des tendances d'aménagement. Mais elles représentent rarement l'habitat effectif. Celui-ci se caractérise avant tout par la vie qui s'y déroule et les changements de situation ; il est beaucoup plus stable sur la durée qu'on ne le pense.

SvF: Les traces de l'usage t'intéressent-elles plus que la forme ?

VH: L'usage est le point de départ, les traces ne viennent qu'après. La forme en soi ne m'a jamais beaucoup attirée, bien moins que le contenu. En général, quand un projet ne s'intéressait qu'à la forme, je ne parvenais pas à m'y associer. De ce point de vue, j'étais souvent plus proche de mes

amis russes que de mes collègues suisses. Ce qui m'intéresse, ce sont les gens, leurs traditions, leur histoire, d'où ils viennent et ce qui va leur arriver.

SvF: Est-ce que cela t'a vraiment surpris à ce point d'obtenir le Grand Prix suisse de design ?

VH: Ça a vraiment été un choc. Je n'ai jamais cherché à obtenir une telle distinction ni considéré l'esthétique comme un but dans mon travail. Je pense qu'on ne devrait pas me juger uniquement sur la valeur esthétique de mes créations, mais aussi sur ce que mes projets sont devenus. J'ai donc été ravie de voir récompensée une autre façon de penser.

SvF: Une façon de penser en fonction du processus ?

VH: Oui, de mener une réflexion qui ne se focalise pas uniquement sur le produit. Il faut toujours commencer par comprendre ce qui est déjà là. Et seulement ensuite, choisir de quelle manière on veut continuer d'en écrire l'histoire.

Sabine von Fischer est auteure et éditrice de plusieurs ouvrages, dont le dernier est *Das akustische Argument*, gta Verlag 2019. De 2019 à 2022, elle a abordé le thème de l'architecture et du design pour une rubrique de la *Neue Zürcher Zeitung*.